

Comme elle franchissait le seuil de l'institution un individu de taille moyenne, portant une barbe brune très touffue, et distribuant aux passant les prospectus d'un tailleur en vogue, de l'autre côté de la rue, juste en face de la porte, interrompit tout à coup sa distribution, plaça le reste de ses prospectus dans une sorte de sacoche dont il était muni, et suivit la jeune fille en ayant soin de laisser entre elle et lui une distance d'une vingtaine de pas.

Simone s'arrêta au bureau des omnibus de la Madeleine, attendit un instant et monta dans le véhicule faisant le trajet de la place du Havre et Vaugirard.

L'homme à barbe brune y prit place à son tour et s'installa presque en face de la jolie lingère.

A la station de la rue de Vaugirard Simone descendit.

Le distributeur de prospectus en fit autant.

La jeune fille parcourut à pied la rue Saint-Placide, puis la rue Notre-Dame-des-Champs, arriva rue Vavin et entra chez Gabriel Servet.

L'homme barbu ne l'avait point perdue de vue ; il fit halte en face de la maison, exhiba de nouveaux imprimés et commença sa distribution.

Le comte Yvan était depuis un quart d'heure dans l'atelier.

L'accueil fait à Simone fut d'une cordialité touchante.

— Vous avez reçu ma lettre, chère enfant ? — demanda le Russe.

— Oui, monsieur, et je m'empresse de me rendre à votre appel... — Que puis-je faire pour Mlle Marie Bressolles et pour M. Albert de Gibray ?... — Disposez de moi... — Je suis prête... — Que m'ordonnez-vous ?...

— Laissez-nous vous remercier d'abord de votre dévouement à une bonne cause, — dit le peintre, — mon ami le comte Yvan vous expliquera ensuite ce qu'il attend de vous...

— Ne me remerciez point de ce que je fais, ou de ce que je veux faire... — répliqua Simone en rougissant. — Si vous me donnez le moyen de payer ma dette de reconnaissance, c'est moi qui serai votre obligée... — Maintenant je vous écoute... — M. Albert de Gibray et Mlle Marie sont-ils donc encore menacés ?...

— Ils le sont... Mais le péril a changé de nature... — Comment cela ?

— Mlle Bressolles va mieux, paraît-il, et Albert de Gibray, en pleine convalescence, sera debout dans huit jours...

— Quel bonheur ! — s'écria Simone.

— Ne vous réjouissez pas trop vite... — Le péril existe toujours, mais sous une autre forme, je le répète... — On en veut à l'amour, au bonheur de deux pauvres enfants qui s'aiment... — On s'occupe en ce moment de briser leur avenir...

— Vous voulez parler du mariage de Mlle Marie ? — fit vivement Simone.

— Vous savez donc qu'un mariage est projeté ? — s'écria le comte Yvan très surpris.

— Oui... je le sais depuis hier.

— Par quel hasard l'avez-vous appris ?

— De la façon la plus simple du monde... — Mme Dubief a reçu une lettre de M. Bressolles qui lui annonce le prochain mariage de sa fille... — Elle m'a fait part de cette nouvelle en ajoutant que Mlle Marie désirait vous voir.

— Avez-vous eu la pensée que la jeune fille consentait sans répugnance à ce mariage ?...

— Non certes !

— Qu'avez-vous donc supposé ?...

— Qu'on fait violence à Mlle Bressolles ou qu'elle se sacrifie pour éviter à son père une douleur... — C'est à cette dernière supposition que je m'arrête avec la presque certitude de ne pas me tromper, car cette certitude résulte des confidences de Mlle Marie à la suite desquelles je vous ai apporté une lettre pour M. de Gibray...

— En effet, mon enfant, vous ne vous trompez pas, et c'est à cette lettre que nous allons répondre aujourd'hui, car nous savons que votre chère protectrice se sacrifie héroïquement...

— Vous désirez que je lui porte cette réponse, n'est-ce pas ?

— Oui, et que vous sachiez par elle où en sont les projets dont on parle et si le jour, ou tout au moins l'époque du mariage, est fixé... — Nous avons besoin de connaître cela, et nous ne pouvons le connaître que par vous...

— Vous voulez le bonheur de Mlle Marie, n'est-ce pas ?

— Nous voulons l'arracher à une existence pire que la mort.

— Apprenez-moi donc alors ce que je dois lui dire...

— Qu'Albert de Gibray lui ordonne de vivre et de se conserver pour lui qui est sauvé, qui vivra, qui l'aime et dont elle deviendra la femme...

Ce n'est point un vain espoir que je ferai naître dans son âme ?

— Non, je vous le jure !

— Mais dans ce cas ne serait-il pas plus convenable d'avertir M. Bressolles lui-même ?... — Je sais qu'il pensait à unir Mlle Marie et M. Albert de Gibray avant la maladie qui, frappant celui-ci, a rendu le mariage impossible...

— Nous ne pouvons aller trouver M. Bressolles sans savoir quelles sont les causes impérieuses du mariage hâtif dont on s'occupe en ce moment... — donc c'est à la jeune fille qu'il faut parler d'abord...

— Lui apprendre que M. Albert est sauvé et qu'il lui commande de se garder à son amour, c'est la forcer à se mettre en lutte ouverte contre sa famille... — répliqua Simone.

— Il faut, au contraire, qu'elle paraisse soumise aux volontés qu'on lui impose... — Il faut qu'en apparence elle accepte tout... — Elle n'a rien à craindre, puisqu'au dernier moment le sacrifice ne s'accomplira pas, puisqu'Albert de Gibray seul sera son nom... — Voilà ce qu'il importe de lui dire...

— Écrivez-le-lui, monsieur... — répliqua Simone. — Elle vous croira, vous, tandis que si je parle elle pourra supposer que je cherche par un mensonge à adoucir ses peines.

— Vous avez raison, mon enfant... Je vais écrire...

Le comte Yvan s'assit devant un bureau et traça ces quelques lignes :

« Mademoiselle,

« Albert est sauvé. — Il vivra...

« Il vous ordonne de vivre pour l'aimer et pour devenir bientôt sa femme.

« Nous avons besoin, nous ses amis et les vôtres, de savoir quel est le puissant motif du sacrifice qu'on vous impose et que vous acceptez.

« N'ayez aucune crainte ; — on veille sur vous ; — on a fait le serment d'assurer votre bonheur, mais on vous recommande au nom d'Albert de ne rien changer en ce moment à votre attitude, à vos façons d'agir, et de ne témoigner aucune répugnance pour le mariage qu'on vous impose.

« Plus vous semblerez avoir hâte de conclure ce mariage, plus s'approchera l'époque où vous serez heureuse.

« Ayez la foi, mademoiselle, ayez le courage et l'espérance, et ne doutez point de moi, le meilleur ami d'Albert et votre absolument dévoué,

« Comte YVAN SMOILOFF. »

— Vous porterez cette lettre à Mlle Bressolles, chère enfant, — dit le jeune Russe quand il eut achevé, — et vous viendrez nous répéter ce soir ici, n'est-ce pas, les confidences qu'elle vous aura faites ?

XLIII

Simone prit la lettre et répondit :

— Ce soir, je viendrai ici, monsieur le comte, et je me rends à l'instant à l'hôtel de la rue de Verneuil.

— Nous descendrons ensemble, — fit le jeune Russe.

Et après avoir dit au revoir à Gabriel Servet, il quitta l'atelier avec Simone.

Celle-ci tenait à la main la lettre écrite par Yvan.

En arrivant sur le trottoir de la rue Vavin elle la glissa dans la poche de sa robe, mais pas assez vite pour que le distributeur de prospectus, qui stationnait en face, n'ait eu le temps de l'apercevoir.

A la vue du comte cet homme tressaillit, et malgré lui baissa la tête.

Yvan serra la main de Simone et se dirigea vers le Luxembourg, tandis que la jeune fille gagnait la rue Notre-Dame-des-Champs.

L'homme barbu, renouvelant son manège de la rue de la Ville-l'Évêque, interrompit aussitôt sa distribution d'imprimés et prit chasse.

Tout en jetant du côté par où s'éloignait le comte un regard chargé de menace, il murmurait :

— On vous retrouvera, vous, soyez tranquille ! ! et vous ne perdrez rien pour avoir attendu ! !

Il était près de deux heures lorsque la lingère arriva rue de Verneuil à la porte de l'hôtel Bressolles.

Elle en franchit le seuil.

L'homme qui la suivait s'installa de l'autre côté de la rue et recommença sa distribution.

Simone, en entrant dans l'hôtel, sentait un petit frisson courir sur sa chair.

Elle avait peur...

Peur de quoi ?

Il lui aurait été impossible de l'expliquer, ne se rendant pas compte de façon bien nette du sentiment qu'elle éprouvait, sentiment complexe d'ailleurs et difficile à définir.

La jeune lingère craignait de ne pouvoir se trouver un instant seule avec Marie, pour lui donner la lettre dont elle s'était chargée et lui apprendre que des amis dévoués se préoccupaient de son bonheur.

Dans ce cas comment apporterait-elle au comte Yvan les détails qu'il désirait avoir relativement au prochain mariage de Mlle Bressolles ?

Et si ces détails manquaient au comte, comment pourrait-il agir ?

Mme Rosier, — nos lecteurs le savent — déjeunait avec Maurice à l'hôtel de l'ex-architecte.

On en était au dessert.

Le valet de chambre entra et dit :

— Il y a là une jeune dame qui demande à voir mademoiselle.

— Simone, sans doute... — fit Marie avec joie.

— Oui, mademoiselle, c'est bien le nom que cette jeune dame m'a prié d'annoncer.

Maurice avait quelque peine à cacher son émotion, ou plutôt son épouvante.

Simone venait rue de Verneuil, envoyée sans doute par le comte Yvan pour parler à Marie...

C'était grave.

— Eh ! bien, — dit M. Bressolles, — priez Mlle Simone d'attendre un instant... — Ma fille ira la rejoindre dans quelques minutes...

Ceci ne faisait point l'affaire de Maurice.

A tout prix il fallait éviter de laisser Simone en tête-à-tête avec la fille de Valentine.

— Pourquoi priver Mlle Marie du plaisir de voir tout de suite une personne qui l'intéresse ?... — dit-il vivement. — Ma mère serait désolée, cher monsieur Bressolles, si sa présence vous empêchait de donner l'ordre d'amener ici sur le champ Mlle Simone...

— C'est une excellente idée, monsieur Maurice !... — s'écria Marie. — Simone m'inspire non seulement le plus grand intérêt, mais la plus vive affection... — Elle mérite l'un et l'autre, et je serai heureuse si mon père veut bien la faire introduire et l'inviter à prendre le café avec nous...

— Faites entrer... — dit M. Bressolles.

Quand le valet de chambre fut sorti, il ajouta :

— C'est sur ma demande adressée à Mme Dubief que cette brave enfant vient nous voir aujourd'hui... — Je serais heureux que Marie, en se mariant, la prenne auprès d'elle...

— Moi aussi, j'en serais heureuse... bien heureuse, — répondit Marie, — et je remercie mon père d'avoir eu cette pensée.

Maurice fronça les sourcils.

Simone entra, conduite par le valet de chambre.

En se voyant dans la salle à manger où se trouvaient des figures inconnues, la jeune lingère fut dans le premier moment tout interdite.

Marie quitta sa place, fit quelques pas au-devant d'elle, l'embrassa très affectueusement et lui dit :

— Ah ! ma chère Simone, que je suis contente de votre visite ! ! — Venez vite vous asseoir entre mon père et moi... — Nous avons beaucoup à causer avec vous...